



UN JOUR DE PAIEMENT DE RENTES

AU TRÉSOR PUBLIC.



Quand, après un long travail, vous allez vous promener aux Tuileries, sur la terrasse des Feuillants, par un beau jour d'automne, dans ce doux état de nonchaloir, de presque absence de pensée, que l'on a comparé souvent au mouvement plein d'indolence d'un canot abandonné au flottement d'un petit lac, votre esprit fatigué qui veut du repos, comme l'œil ébloui veut de l'ombre, en a assez pour l'occuper du tourbillon de feuilles mortes qu'emporte un coup de vent,

du léger froissement des pas dans ces feuilles deséchées, du frôlement de la robe d'une jolie promeneuse, ou d'un coup d'œil vague jeté sur la longue façade du ministère des finances.

Ne vous êtes-vous pas alors rappelé l'illumination magique qu'aux jours de réjouissances forme cette rangée de pots à feu, de chacun desquels s'élève un jet de gaz resplendissant, qui inonde de tant de lumière cette ligne d'arcades, qu'elle semble transparente comme un château de fée? De cette fantaisie des *Mille et une Nuits* passant à de plus graves méditations, à l'aspect du centre des mouvements financiers de toute la France, une image immense ne vous a-t-elle pas tout à coup apparu? Quarante mille conseils municipaux épars sur notre vaste sol, pérorant, délibérant, votant, pour venir concentrer leurs opérations dans trois cent soixante-six arrondissements; les arrondissements, dans quatre-vingt-cinq préfectures; les préfectures, dans sept ministères; les ministères, dans les trois pouvoirs qui font la loi; puis la loi tombant de son haut dans cet océan de hiérarchies; et le cercle qu'a produit sa chute s'étendant, s'étendant toujours, jusqu'à ce qu'il embrasse les quarante mille communes, et, en se rétrécissant, rapporte l'argent rue de Rivoli.

Ce mouvement perpétuel du centre à la cir-

conférence, de la circonférence au centre, vous aura sans doute rappelé le dieu des brames, immense soleil qui épanche ses rayons toujours, et toujours ses rayons reviennent à lui; type admirable de la centralisation!

Puis, en regardant encore les quatre rangs de fenêtres du ministère, n'aurez-vous pas aperçu quelque jeune dame au premier? Là, demeurent les gens que l'on sollicite. Au second, au troisième, un chef et un sous-chef se montrent au balcon pour observer leurs femmes qui passent la journée aux Tuileries, au pied de la statue de Méléagre. Du haut du quatrième, un jeune expéditionnaire guette certaine dame ou demoiselle, peu importe? Et puis, qu'un régiment passe dans la rue de Rivoli, et au bruit de la musique militaire, tous les employés prennent leur volée sur les balcons. Eh! messieurs, permettez-leur de venir se réveiller un peu de leur torpeur à l'enivrante harmonie des fanfares guerrières: le sang coule si lourdement à travers les rapports et les chiffres.

Ou bien ne vous êtes-vous pas dit: — Heureux qui vient là toucher vingt mille francs de rente!

Vous qui n'avez pas cet honneur ou ce bonheur, vous n'allez guère au Trésor, à moins que

vous ne soyez employé ou de garde. Je vais donc vous parler des paiements du Trésor.

On entre dans l'immense édifice par la rue Neuve-de-Luxembourg, de Rivoli, du Mont-Thabor, et de Castiglione. Que de souvenirs de gloire militaire autour du pays fort positif de l'or! L'entrée principale est rue du Mont-Thabor, n° 11. C'est au-dessus de cette porte qu'on lit en lettres de bronze ces mots : *Trésor public*. Que de gens, dans Paris, qui concluraient volontiers qu'ils peuvent, en leur qualité de public, y venir puiser, comme ce bouffon personnage de théâtre, qui voulait gagner à la loterie sans y avoir rien mis.

Cette belle porte conduit à la cour de l'Horloge, entourée de galeries comme on en voit à l'extérieur; et sous ces galeries sont les différentes caisses; mais c'est au n° 6 qu'est le couloir où l'on attend ses rentes et ses pensions.

Nous sommes au premier jour du paiement. Le tableau des séries a été affiché. Croiriez-vous bien, vous qui pouvez à votre aise attendre vos rentes huit et quinze jours, croiriez-vous que, pendant que vous dormez, une foule veille dans la rue Neuve-de-Luxembourg, pour entrer dès l'ouverture des portes, et avoir les premiers numéros? Sans doute parmi ceux qui font si

longue faction, beaucoup s'y résignent pour vendre leurs places, comme le soir ils le feront aux entrées des théâtres; mais il y a là aussi de pauvres rentiers qui peut-être ont besoin d'un prompt paiement pour avoir un pain le matin, ou un gîte assuré le soir.

Il est huit heures. Un ou deux chariots verts sont dans la cour de l'Horloge, et les garçons de caisse y viennent puiser les pesantes sacoches d'argent que les payeurs verseront bientôt dans des milliers de mains.

Je n'ai jamais pu voir l'argent qui aboutit ici de tous les coins de la France, sans être assailli de réflexions philosophiques, géographiques, pittoresques, morales. Dans cet immense amas de pièces de cinq francs, il n'y en a pas une seule qui n'ait subi plus de transformations, de métamorphoses, d'incarnations que Vichnou, le dieu conservateur de la trinité indoue. Le nord, avec son houblon et son colza; l'est, avec ses forges, ses maïs, ses vignobles; l'ouest, avec ses champs de blé, ses vergers, ses bruyères, et son Océan; le midi, avec ses Alpes et ses Pyrénées, sont là, oui là, dans ces deux chariots verts. Voyez quel vaste paysage! quel tableau de genre! quel tableau de mœurs! Il y a, dans cet argent, bonnes, mauvaises consciences, avarice, générosité, actions grandes et viles, tous

les vices, toutes les vertus, le livre des *Cent-et-Un*.

Combien de laboureurs se sont levés au point du jour, se sont desséchés aux ardeurs du soleil! combien de buveurs se sont enivrés en Champagne, en Bourgogne! combien ont absorbé Surène ou Bordeaux! combien d'amoureux ou de moribonds ont passé contrat de mariage ou testament! Enfin, ils ont rempli ces deux chariots verts!

Neuf heures approchent. Le long couloir d'attente est plein de rentiers: les banquettes sont couvertes de cette foule: il y a encore foule debout. C'est là que l'on apprend ce que c'est que la vie à Paris. Voyez ce petit homme rond, à cheveux blancs, qui s'étendent en ailes sur sa redingote bleue des dimanches; il avait deux mille livres de rente en 89. Il vient de la rue Copeau chercher son tiers consolidé, terriblement ébranlé par le projet de remboursement du ministère Villèle. Il faut entendre aussi ses exclamations, ses terreurs: il est toujours malade quinze jours avant le paiement du semestre, de peur qu'une révolution n'arrive. Il y a un an, il se le rappelle avec épouvante, une émeute éclata le jour qu'il était ici pour toucher son pauvre revenu. Au premier rappel qui retentit sous les arcades comme un long tonnerre, il y avait encore cent numéros à passer avant le sien.

Quelle impatience! quelle irritation! Concevez: chaque nouvel arrivant apportait un bruit sinistre. — Si je n'allais pas être payé! que dira ma femme! Mon Dieu! mon Dieu! — Et l'on appelait si lentement les numéros! Son sang bouillait et s'en allait en vapeur. — Un second rappel! ah! mon Dieu! je suis perdu! vingt personnes avant moi encore! — Il ne respire plus, sa tête se perd. — Dépêchez-vous, ou je me trouve mal. — Et voilà que l'on rappelle pour la troisième fois. — Pour le coup, c'est la générale. — Non, monsieur, c'est une marche. — Quel numéro? Heim?... Ah! merci, c'est le mien. — Et d'un pas chancelant il court à la caisse, en souhaitant de tout son cœur qu'il n'y ait pas d'émeute au prochain semestre. Il en a été pendant huit jours à la mort.

Il conte toutes ses peines à une ancienne femme de chambre qui s'est constitué une inscription de douze cents francs, à force d'ouvrir la porte de sa maîtresse, et de la tenir fermée à propos.

A côté de la camériste est une chétive et débile femme, courbée en deux, et ayant peine à tenir dans ses mains tremblotantes l'inscription de 300 fr. qui la fera admettre à l'hospice La Rochefoucauld. C'est une de ces bonnes petites vieilles femmes d'une-exquise propreté. On baisserait avec plaisir ses joues colorées de la teinte

du soleil couchant, et dont les rides inspirent un calme respect, parce qu'on est sûr que les orages de la vie et les remords n'y sont pour rien. Son bonnet rond est si bien plissé ! C'est en vérité sa robe de noce qu'elle met pour venir toucher ses rentes, et elle n'est pas usée cette robe, elle l'a ménagée comme un monument de joie. Elle ne descend la rue Saint-Jacques que deux fois par an, pour venir toucher ses 150 fr. au 22 mars et au 22 septembre. Pauvre vieille ! c'est toute sa vie que ces 300 fr., toute sa vie, c'est le mot. Depuis dix-huit ans jusqu'à soixante elle a travaillé le jour, la nuit souvent, pour composer sa petite fortune ; toujours son aiguille allait, et ne s'arrêtait que le dimanche quand sonnait la messe à Saint-Médard. Elle l'allait entendre dévotement, retournait à vêpres, se couchait à huit heures, et dès le lundi recommençait sa laborieuse vie, et ainsi travaillant et priant, elle était arrivée à la soixantaine.

Aussi elle aime son inscription, la ménage, la choie comme on ferait de la dernière lettre d'une femme chérie. Elle aime son trésor ; et ce n'est point avarice, c'est bien plus un souvenir de jeunesse, c'est la tendre amitié que l'on éprouve pour l'être avec qui on a grandi, vieilli. Ce trésor, c'est son enfant de tous les jours. Elle a eu tant de peine à l'élever !

Aventureux capitalistes, qui compromettez dans vos jeux de si chères fortunes, vous êtes plus coupables que l'assassin !

Eh bien ! à côté de cette vieille est un jeune commis d'agent-de-change, qui avant-hier n'avait pas un sou, qui a gagné hier dix mille francs de rente dans une bourse très-agitée, qui demain les perdra dans une autre tempête.

Déjà chacun a pris la quittance que, moyennant cinq centimes, préparent des écrivains rangés dans le couloir, devant chacune des hautes fenêtres.

C'est à un de ces écrivains que l'éditeur du livre des *Cent-et-Un* devrait demander un chapitre, et je certifie qu'il serait curieux : c'est l'écrivain qui voit défiler devant son bureau les gros, les petits, les moyens rentiers. L'écrivain seul pourra vous dire comment son état l'a rendu bon physionomiste, comment il distingue l'avare du prodigue, à la manière dont l'un ou l'autre lui délivre les cinq centimes. Il vous montrera un homme gros, jeune encore, au teint fleuri, à l'œil plein d'un calme contentement de soi, fredonnant, chantonnant le couplet, et qui lui demande une quittance de douze mille francs : l'écrivain vous dira alors : Vingt-quatre mille francs de revenu gagnés à faire des vaudevilles !

—Et vous, monsieur ? — Une quittance de cinq

cents francs, s'il vous plaît, répond un grand vieillard au front jauni, ridé, à l'habit blanchi par l'âge, à la voix chevrotante comme ses maigres jambes. — Oh! oh! s'écrie l'écrivain, mille francs de rente pour vingt tragédies ou vingt in-quarto de science: hélas!

Et il soupire; car l'écrivain a le cœur attendri par l'aspect de tant de misère, révolté par le spectacle de tant d'opulence; opulence et misère également imméritées!

Des sentinelles sont placées à la porte de la caisse. Neuf heures sonnent: on appelle les numéros.

Plus de noms, plus de titres quand vous êtes entré là; vous n'êtes plus qu'un nombre, un chiffre dans le pays des chiffres. J'ai vu notre bonne vieille à trois cents francs de rente passer à la caisse avant une dame qui en allait toucher trois mille. Il est vrai que celle-ci se vengea de l'inflexibilité de la série arithmétique par un coup d'œil de dédain qu'elle laissa tomber sur la petite pile de la pauvre femme. — Avez-vous donc passé bien des jours, bien des nuits, madame, pour gagner vos rentes?

Quelle agitation! chaque numéro nouveau que l'on appelle amène dans la foule un mouvement de fluctuation, et la sentinelle a peine à contenir le torrent.

J'ai toujours été pris d'une foule de réflexions

en voyant la sentinelle placée, comme le Destin, à la porte d'une caisse. Un malheureux soldat, qui a par jour cinq centimes à employer en menus et bien menus plaisirs, constitué pendant deux heures le protecteur de millions, et condamné à voir défiler devant lui les rentiers qui emportent, joyeux, leurs sacs plus ou moins ronds! Il me semble qu'en passant devant ces factionnaires, que doit torturer le son clair de l'argent, je cacherais avec soin ce que je viens de recevoir. Il est délicat de ne pas faire parade d'agilité devant un estropié, ou preuve d'esprit devant un imbécille.

Quel numéro? C'est un homme d'affaires, un receveur de rentes. Il va déposer toutes les inscriptions dont il est chargé; on passera les écritures, et demain il viendra toucher à l'heure où les caisses ne sont pas encombrées.

Le receveur de rentes n'est qu'un membre de cet homme complexe qu'on appelle homme d'affaires, homme-affaire plutôt. L'homme d'affaires a tant pour cent sur les maisons, sur les fermes, sur les remplaçants, sur les filles ou veuves qu'il vend: l'homme d'affaires ne vit que de remises, de primes, de prélèvements. Les affaires vont-elles bien? il a une existence proportionnelle. Plus de maisons à vendre, de rentes à recevoir, de femmes à marier? Plus d'affaires, plus d'homme.